

## LE TEMPS DE LA PRÉHISTOIRE ET LA VENUE DE L'HOMME ET DES CULTURES SUR LA TERRE\*

L'histoire repose sur des documents écrits, la préhistoire sur des conjectures basées sur les faits révélés par les fouilles. Dater les faits historiques est en général assez aisé. Dater les faits préhistoriques l'est beaucoup moins et repose sur la paléontologie et l'analyse au carbone 14.

Entre la préhistoire et l'histoire proprement dites se glisse une transition qu'on appelle la protohistoire et qui se place différemment dans le temps physique ou astronomique selon les régions géographiques. Ainsi la protohistoire de la Gaule, précédant la rédaction par César du *De bello gallico*, amène jusqu'au premier siècle avant notre ère, tandis que celle de la Grèce s'arrête au temps d'Homère (9<sup>e</sup> siècle?) ou d'Hésiode (8<sup>e</sup> s. av. J.-C.), celle de la Mésopotamie s'effrite dans le passage des Sumériens aux Assyriens au 2<sup>e</sup> millénaire et celle de l'Égypte est presque inexistante parce qu'on ne sait presque rien d'avant le 3<sup>e</sup> millénaire et pas mal de choses dès l'an 3.000 (dynasties thinites de 3.000 à 2778 av. J.-C.), et pourtant la civilisation sumérienne (y compris l'écriture) est plus ancienne que l'égyptienne.

Disons que la préhistoire, issue de l'apparition de l'homme parmi les espèces animales peuplant la terre, va jusqu'au néolithique et jusqu'aux âges des métaux là où rien n'est attesté par la chronique. La protohistoire, elle, repose pour beaucoup sur l'interprétation des «on-dit» tels que les épopées les relatent et sur le recoupement de conjectures préhistoriques et de relations plus ou moins historiques. On peut faire précéder la préhistoire (de l'homme) des données de la paléontologie et de la géologie. Les indications qui suivent se réfèrent aux années physico-astronomiques fournies par le mouvement de la terre autour du soleil.

---

\* Version française adaptée d'un chapitre de l'ouvrage du même auteur publié en espagnol sous le titre *El tempo, los tiempos y la filosofía*, Berna y México, 1985.



## 1. Origines de l'homme

La terre est vieille de quelque cinq milliards d'années, dont environ trois milliards ont rempli le précambrien, c'est-à-dire l'ère pour laquelle la paléontologie ne livre aucun signe de vie fossilifiée. La paléontologie commence à classer les époques après, l'ère primaire ou paléozoïque (débutant par le cambrien) ayant duré quelque trois cents millions d'années selon les uns, beaucoup plus (jusqu'à deux milliards) selon les autres, le secondaire ou mésozoïque quelque cent-cinquante millions ou peut-être même un demi milliard (on le divise en trias, jurassique et crétacé), le tertiaire appelé quelquefois néozoïque (où se sont diversifiés les mammifères qui grandissent en taille), qui a duré soixante-cinq millions d'années selon les uns, plusieurs centaines de millions selon les autres et pendant lequel les continents actuels se sont trouvés séparés, le climat étant généralement favorable mais l'orogénèse ayant joué considérablement puisque c'est l'ère durant laquelle des grandes chaînes de montagnes encore présentes (Alpes, Himalaya, Andes et Rocheuses) se sont formées; après quoi le climat s'est détérioré à l'ère quaternaire et pendant ses quatre glaciations, faisant disparaître mainte espèce animale mais voyant se développer en revanche les ancêtres de l'homme et l'homme lui-même. Le quaternaire est divisé en deux époques: le pléistocène ayant duré quelque trois millions d'années, et l'holocène de quelque dix mille ans seulement jusqu'à nos jours. Le pléistocène est une désignation géologique. Humainement parlant, c'est aussi le paléolithique, c'est-à-dire l'époque à laquelle l'homme se servait de la pierre taillée, et non polie («ancienne pierre»).

L'homme est apparu dans l'Ancien Monde (et non dans le Nouveau Monde, les deux Amériques, si ce n'est par migration par le Nord à partir de la Sibérie il y a quelques milliers d'années seulement). Au tertiaire déjà, à partir du miocène il y a quelque 15 ou 20 millions d'années, on voit apparaître des primates (en particulier celui qui a reçu le nom savant *de proconsul africanus*) dont descendent vraisemblablement successivement des proto-hominides dont sont issus d'une part les singes primates d'aujourd'hui, d'autre part, il y a peut-être deux millions d'années, des hominidés proprement dits sous la forme de l'australopithèque —qui n'est pas un singe et ne provient pas d'Australie malgré le nom qu'on lui a donné— (position plus ou moins verticale du corps, dentition plus ou moins humaine, usage de la massue pour tuer ses ennemis; on le trouve en Afrique du Sud et de l'Est), qui se sépare des pithécantropes pour conduire à l'ancêtre proprement dit de l'homme donnant successivement *l'homo rectus*, *l'homo neanderthalensis*, *l'homo neanderthalensis sapiens*, et *l'homo sapiens sapiens*.



Il est probable que les proto-hominidés communiquaient entre eux par la voix, d'où, par évolution, le *langage*, et il est possible qu'ils aient inventé le *symbole visuel* et éventuellement le symbole auditif sémantique si ce n'est sémiotique (qui diffère, au sens de la connaissance qu'on peut avoir des choses et de leurs relations mutuelles, des odeurs laissées par les animaux pour délimiter leurs territoires — urine etc.—, les animaux domestiques étant les seuls capables d'apprendre le sens très élémentaire de quelques symboles très simples seulement: leur nom d'appel, certaines interjections comme *hue* et *dia*, certaines interdictions comme le feu rouge au croisement des routes, donc des barrages auditifs et visuels, ou le mouvement de la canne et du fouet etc., symboles qu'ils n'inventent cependant jamais eux-mêmes).

Le *symbole* est *signe d'intelligence*, et c'est lui qui permet la transmission et la dissémination de connaissances acquises. Les animaux ne sont pas capables de se transmettre le sens des symboles les uns aux autres, en particulier pas à leurs progéniture, ils ne se transmettent que des connaissances élémentaires: reconnaissance des pistes, de la nourriture, des ennemis et éventuellement des poisons, et nettoyage du corps et de la tanière ou du nid. Seuls les éléphants semblent «enterrer leurs morts», ce qui est le plus proche de ce qu'on peut appeler un *rite*, alors que d'autres animaux vont simplement «mourir au loin» en se cachant; ces animaux semblent donc «savoir qu'ils vont mourir», mais savent-ils — ou pensent-ils à «autre chose» à propos de la mort? La mort est peut-être à la source de l'expérience la plus profonde de la temporalité. L'apparition de la vie aussi bien entendu. Mais la suppression d'une chose dont on peut jouir est plus grave que sa pure et simple apparition.

Les hommes, à partir d'un stade paléontologique difficile à déterminer, ont su *donner un sens* à leurs *connaissances*, leurs *croyances*, leurs *habitudes* et leurs *techniques de travail*, d'où *La culture*, qui réside en la transmission de ces quatre modes de l'être d'être un être humain. En particulier, ils ont toujours estimé que la mort a un sens: celui d'une coupure entre une vie «d'ici-bas» et un temps de «l'au-delà». Cela fait que l'homme a toujours senti régner un «mystère de la matière et du temps» auquel il a, selon toute probabilité, cherché à donner une «réponse», une «explication», un «sens» sous une forme faisant usage des symboles qu'il était capable d'instituer: c'est l'origine du *mythe*. Et puisque le temps ne se perçoit que parce que la *matière* des choses évolue, change, et que la matière ne se remarque que parce qu'elle change *au cours d'un temps*, Temps et Matière ne font tout d'abord qu'une seule et même chose qu'il s'agit cependant de scinder en ses deux aspects, l'aspect purement temporel et l'aspect purement matériel; aussi le mythe se réfère-t-il d'emblée et d'une façon ou d'une autre au temps et à la



matière, par exemple à la naissance et à la mort, qui sont les deux changements les plus spectaculaires qui soient. Et puisque la totalité de toute matière constitue «le monde», la naissance et la mort de ce monde pourront faire les objets de ce mythe autant que la naissance —la première naissance en particulier— ou que la mort des êtres vivants, surtout des hommes. Et puisque la naissance des êtres a sa source visible dans le sein de la mère, mère et matière seront identifiées de quelque manière, jusqu'à la Terre Mère (terre: pour monde en un sens primitif ou restreint), et le temps sera temps de gestation, de vie, de mort. Mais comme aucune mère n'est féconde sans fécondation préalable, le mythe en tiendra compte, et des rites s'y rattacheront qui évoqueront les symboles masculin et féminin, et leur adoration, car l'homme a toujours espéré en une descendance, comme s'il en avait le droit, sachant cependant qu'il doit préparer sa succession, qu'il a le devoir de lui faire une place dans le monde. D'où le temps de la succession des cycles.

Rappelons à ce propos que la racine étymologique des mots mère et matière est la même (en latin déjà *mater* et *materia*), et qu'en outre certains préhistoriens estiment que la poterie, que les hommes du pléistocène ont bientôt su cuire, avec ses rondeurs, a toujours été associée à la femme, tandis que la flèche, le javelot et toute pointe de lance, utilisés aussi très tôt par l'homme préhistorique, rappelant par leur forme le pénis, ont toujours été associés à l'homme, et qu'à partir de l'usage des armes de bronze et surtout de fer, par les guerriers, l'adoration d'une divinité Mère a reculé devant celle de dieux mâles, pour ne rien dire de la substitution progressive du patriarcat au matriarcat qui l'a précédé. Autrement dit, pour *l'homme sapiens*, il y a d'emblée temps et matière, matière et temps, naissance, vie et mort, et quelle que soit la culture qu'il développe dans un milieu socio-géographique déterminé, celle-ci reflétera la façon dont il est parvenu à se faire une image du temps-matière ou de la matière-temps.

On constate la présence de la culture dès le début du pléistocène, quelque primitive qu'elle soit. Mais de tous les genres hominidés de la paléontologie, tous sauf un sont aujourd'hui éteints; le seul restant est le genre *homo*, et même la seule espèce *homo sapiens*. Elle a persisté malgré les glaciations, alors que *l'homo neanderthalensis*, qui date de plus de cent mille ans et a dû vivre en Europe, en Asie et en Afrique (restes découverts en Allemagne, en Belgique, à Gibraltar, à la Chappelle-aux-Saints en France, en Italie, en Iraq etc.) a disparu; mais *l'homo neanderthalensis* enterrait déjà ses morts selon une idée qu'il se faisait de l'au-delà puisqu'il joignait aux corps dans les tombes des pierres taillées pour les accompagner dans cet au-delà. *L'homo neanderthalensis* était chasseur de grand gibier, y compris le



mammouth, et il usait de symboles *magiques*, c'est-à-dire qu'il procédait à certaines actions, par exemple de peindre des scènes de chasse, pour *influencer l'avenir*. Il possédait également le *feu* et savait fabriquer des torches. Il a duré quelque 100.000 ans, donc dix fois plus longtemps que l'holocène mais il a disparu assez soudainement (en quelques milliers d'années) il y a 30 ou 40.000 ans. Il y a trois possibilités à cette disparition: une évolution rapide du *neanderthalensis* pour donner *le sapiens*, ou sa disparition naturelle (par exemple due à l'incapacité de résister à un changement de climat), ou son extermination par une autre espèce, *le sapiens*. L'extermination semble douteuse, car elle ne peut avoir été «totale» jusqu'au dernier des *neanderthalenses*. On tend de nos jours à croire à l'évolution du *neanderthalensis* en un *sapiens* tel qu'on le voit apparaître à la fin du pléistocène, d'où ces désignations de *neanderthalensis*, *neanderthalensis sapiens*, et *sapiens sapiens*.

On donne le nom de Cro-Magnon aux premiers représentants pleinement développés du *sapiens*. Ils remontent à 20.000 ou 30.000 ans. L'un des cinq individus trouvés au roc de Cro-Magnon avait cinquante ans à peine à sa mort, ce qui est un âge avancé pour l'époque. On a trouvé des *cro-magnons* plus anciens avec des traits néanderthaliens, ce qui corrobore la thèse de l'évolution rapide. On a trouvé des restes du *sapiens* de l'Angleterre à la Russie et à la Palestine. La Scandinavie était encore très froide sinon couverte de glaciers. On constate certaines différences anatomiques entre le *cro-magnon* et l'homme contemporain. Peut-être que cela est dû à l'usage progressif d'outils et l'introduction de l'agriculture il y a 10.000 ans, donc au passage à la vie sédentaire et à une nourriture différente. Les dents, par exemple, ne servaient plus comme avant.

C'est à la troisième période interglaciaire, il y a quelque 30.000 ou 40.000 ans, que le changement principal (disparition du *neanderthalensis*, établissement du *sapiens*) a eu lieu. La quatrième glaciation s'est terminée il y a 12.000 ou 10.000 ans. Trois groupes raciaux principaux et trois autres mineurs se sont alors différenciés: les caucasoïdes en Europe, les mongoloïdes en Asie, les négroïdes en Afrique, et les pygmées, les australoïdes et les Polynésiens. (Les deux Amériques n'étaient pas encore habitées). On ne sait rien des couleurs respectives de leur peau, ni de leurs cheveux ou de leurs yeux. Pratiquement partout, il a dû se produire une première division sociale entre les chefs (probablement guerriers), les chamanes (à la fois «prêtres», «médecins» et «savants»), et le reste de la population lui-même divisé selon les spécialisations techniques dues au développement des cultures. La «profession» (plutôt que le «métier») de chamane est considérée comme la plus ancienne du monde (beaucoup plus ancienne que la prostitution qui



n'est apparue qu'avec la civilisation, et non avec la culture). Cette tripartition sociale a duré en principe jusqu'à nos jours. Si donc il y a eu des hommes ayant, il y a quelques dizaines de milliers d'années, «réfléchi sur le problème du temps», ce furent les chamanes.

En un certain sens, les «artistes» se sont peut-être détachés comme quatrième classe sociale. Car l'art (surtout pictural, mais aussi sculptural et très probablement musical —et pourquoi pas «poétique»?—, que l'on songe à la tradition antique des bardes et des aèdes) a laissé des traces manifestes. Mais les figures et figurines sont si souvent liées à la magie ou à quelque culte (spécialement de la divinité Mère) que le lien de l'art avec le chamanisme reste étroit. Les figurines de la divinité Mère (alors qu'il y a très peu de figures dessinées) sont très souvent stéatopyges (développement exagéré de la région sacro-fessière); elles sont le symbole de la conception, de la naissance et du *cycle de la vie*. Ce symbole est tellement ancré dans l'esprit de *l'homo sapiens* qu'il faut considérer les figurines beaucoup plus tardives de la Vierge et de l'Enfant Jésus comme leurs descendantes, et il est fort possible qu'outre le cycle de la vie (y compris l'acte sexuel qu'on n'implique plus du tout dans le cas de la Vierge en vertu de l'immaculée conception), elles aient symbolisé l'affection, la compassion, la charité... (que la Vierge implique certainement), bref les *modalités de l'amour*. (Rappelons alors ici que les deux thèmes de la mort et de l'amour sont les plus profondes inspirations de toute *métaphysique*, depuis Socrate et Platon en tous cas). Ce sont là des hypothèses, mais qui reposent sur une connaissance de la psyché humaine, et puisque nous sommes, aujourd'hui, «les mêmes» que les hommes de cette époque, pourquoi ces derniers n'auraient-ils pas ressenti ces choses comme nous (ou mieux «nous comme eux»)?

En effet, 30.000 ans ne font guère plus qu'un millier ou deux de générations successives; c'est très peu. La dernière glaciation s'est retirée il y a douze mille ans. Pendant quelque huit mille ans, le néolithique s'est déroulé, après quoi la découverte et l'exploitation de minerais fait passer au chalcolithique puis à l'âge du bronze qui permettent (ou fomentent) le remplacement des cultures pures et simples par les *civilisations*, qui sont un phénomène de masse. L'espérance de vie (moyenne de l'âge auquel un nouveau-né mourra) de ces hommes préhistoriques ne dépassait guère une trentaine d'années, alors que de nos jours et dans les pays dits développés la mort survient en moyenne vers l'âge de 70 ans au moins. De nos jours, l'écart entre les générations est de l'ordre de 30 ans (disons trois par siècle); peut-être qu'au moyen âge cet écart était moindre, disons quatre à cinq générations par siècle, mais, il y a dix mille ans, les femmes pouvaient et devaient vraisemblablement enfanter à l'âge de 12 à 20 ans, ce qui amène



éventuellement à six le nombre de générations par siècle. De la sorte, nous serions séparés de Charlemagne à peine par une trentaine de générations, d'Alexandre le Grand par une soixantaine, de la destruction de Troie (en 1290 av. J.-C.) par quatre-vingt ou quatre-vingt-dix et de l'an 3000 (début de la première dynastie de l'Égypte pharaonique) par 250 et du début de la civilisation sumérienne par trois cents générations; finalement, les dix mille ans qui nous séparent du début du néolithique ne font guère que cinq cents générations: nombre extrêmement petit quand on y pense.

Imaginons trois cents générations sur une lignée directe, pour ainsi dire débutant par un couple «Adam et Ève» et chaque génération ne consistant jamais qu'en un couple incestueux de frère et soeur se transmettant de l'une à la suivante les découvertes faites et les connaissances acquises et accumulées: de l'exploitation du cuivre à l'énergie atomique, de la flûte en roseau à la musique électronique; comment penser que cela fût possible en trois cents échelons seulement? En réalité, c'est la population croissante du monde qui a rendu cela possible, qu'on estime:

à 125.000 âmes il y a un million d'années (paléolithique ancien); à 1 million d'âmes il y a 300.000 ans (paléolithique moyen); à plus de trois millions il y a 25.000 ans (fin du paléolithique); à plus de cinq millions il y a environ 12.000 ans (mésolithique); à plus de quatre-vingt millions il y a quelque 6.000 ans (néolithique - début du chalcolithique); à 133 millions il y a 2.000 ans (début de l'ère chrétienne); à 3,5 milliards en 1900; à 5 milliards aujourd'hui.

On a proposé l'estimation de 2 kilomètres par année environ pour la vitesse de diffusion géographique de «nouvelles idées» (inventions etc.) au néolithique. En cinq mille ans, 10.000 km seraient parcourus: de l'Europe occidentale au centre de l'Inde. Mais cela ne tient pas compte des migrations et des invasions ni des routes rapides (spécialement fluviales et maritimes). Cette estimation, due à Edmonson, suggère alors que l'origine de la poterie aurait été en Mongolie et non pas dans le Moyen Orient comme certaines autres conjectures le font croire. On ne sait donc ni où la culture préhistorique proprement dite a commencé, ni si elle a commencé en une région précise et délimitée ou surgi un peu partout où il y avait des hommes.

De nombreuses cultures plus ou moins autonomes d'origine préhistorique se sont perpétuées jusque tard dans l'histoire. Quelques-unes ont évolué en civilisations. La plus ancienne civilisation est la civilisation sumérienne qui a entre autres inventé l'écriture; elle remonte environ à 3500 av. J.-C.; elle est suivie chronologiquement, mais non géographiquement de la civilisation égyptienne thinite et pharaonique qui remonte à 3000 av. J.-C., puis de la civilisation d'Harappā dans le Sind, qui remonte au moins à 2500 av. J.-C., ainsi que celle dite minoenne à peine plus tardive en Crète, puis de celle des



Hittites débutant vers 2000 av. J.-C. en Anatolie et finalement celle dite mycénienne débutant vers 1700 en Grèce. On ne peut pas dire si les plus récentes de ces civilisations sont issues des plus anciennes, bien qu'il y ait eu des relations économiques de l'une à l'autre. Ensuite, il y a eu la civilisation (gréco-)romaine, et les civilisations des Indiens d'Amérique (Incas, Aztèques).

La civilisation dite moderne (occidentale) est beaucoup plus tardive; en outre, elle a pris un caractère de grande violence et même de dégénérescence dans son état actuel, où l'homme a perdu le sens originel du mythe qu'il cherche vainement à rétablir dans son authenticité primitive. L'homme moderne ressent donc le besoin de redevenir homme «primitif» (ou mieux «prime» tout court, pour ne pas impliquer le sens péjoratif qui est attribué aujourd'hui à l'adjectif primitif), susceptible de se laisser conduire spirituellement par un mythe, mais un *mythe authentique* (car il y a des pseudo-mythes liés aux idéologies qui foisonnent depuis la Renaissance et surtout le 19<sup>e</sup> s.). Par le vocable de *mythe*, nous n'entendons pas un récit de temps fabuleux et héroïques, mais bien la traduction discursive du symbole de ce qui ne peut être dit ni rationnellement ni dogmatiquement, mais qui est proche à la fois de l'appréhension philosophique et de la croyance religieuse en quelque sorte à la source de ces dernières.

Or, l'expérience la plus proche à la fois de l'appréhension philosophique rationnelle et de la croyance religieuse révélée, c'est l'expérience primordiale; peut-être est-ce précisément d'elle que naît le mythe quand, abandonnant le silence dans lequel elle a lieu, le «chamane» qui est en tout homme raconte ce qu'elle veut dire en un langage symbolique et lègue ainsi son «mythe» à la culture dont il alimente la source, à la manière des *rishi* qui ont laissé à l'Inde le *Véda*. Toutefois, lors de l'expérience mystique dont chacun est susceptible, l'homme se sent placé «dans le temple», c'est-à-dire au sein d'un Être —de l'Être— qui le dépasse à tous égards et agit comme un temple, c'est-à-dire une enceinte où demeure le dieu, donc en état de con-templation (qu'on appelle justement mystique, bien que cela soit presque un pléonasme). La contemplation mystique est dès lors *connaissance de l'Être dans le silence*, c'est-à-dire, du fait que le sujet de cette connaissance, en l'occurrence l'homme mystique, accepte d'être «jugé par l'Être».

Il ne faut pas confondre cette expérience avec l'expérience proprement religieuse de la révélation qui, elle, ne fournit pas une connaissance mais une confiance et en même temps une croyance (confiance et croyance ensemble donnent la foi). Les hommes modernes, dans leur majorité, ont perdu l'occasion de faire cette expérience, entre autres à cause de l'énormité de leur civilisation de masse et de ses développements dont l'effet est de les isoler

hors de l'Être pour les mettre dans un monde d'artifices. L'homme du paléolithique était proche de l'Être parce que rien ou presque rien ne l'en éloignait. Déjà l'homme du néolithique a commencé à s'en éloigner. Peut-être que l'évolution de l'homme a été depuis de parcourir ce chemin qui l'en éloigne de plus en plus, à travers les cultures pour commencer, puis les civilisations pour finir.

## 2. Origine des cultures

Il n'est pas question de décrire, ni même d'énumérer ici toutes les cultures. Les découvertes des préhistoriens sont étonnantes, et leurs conjectures fascinantes, et pourtant en face d'un pléistocène ayant duré quelques millions d'années, on est placé devant un problème quasiment insoluble s'il consiste à déterminer ce qu'a été *la* culture —ou ce qu'ont été *les* cultures— du paléolithique. Cependant, on nous dit une ou deux choses très claires et lourdes de conséquences. Tout d'abord, même si on trouve par les fouilles des restes paléolithiques de tous âges dans les diverses parties du monde à l'exception des Amériques, seules les fouilles faites en Europe —et principalement en France et en Espagne— ont révélé que l'homme paléolithique exerçait un véritable art pictural plein de signification symbolique suggérant une alliance entre la croyance et la pensée, une sorte de magie liée à une connaissance de la nature — comme s'il y avait un grand Mythe par derrière qui aurait inspiré et conduit les artistes qui devaient être très proches des chamanes. Ensuite, vu les matériaux à leur disposition: la pierre, la terre (qu'ils ont bientôt su cuire), l'os, éventuellement l'ivoire, la corne et vraisemblablement la peau et le bois, ils se sont révélés d'excellents artisans et ouvriers. Et qu'ils fussent d'habiles chasseurs ne saurait faire de doute.

Il est donc assez évident qu'en Europe en tous cas, ils possédaient les trois qualités qui sont nécessaires à l'éclosion de la culture, ils étaient *homo faber, religiosus et philosophus* à la fois dès l'aurore de la vie humaine. Il est vrai que d'un endroit à l'autre, d'une région à une autre lointaine peut-être, il y a de grandes différences dans la description des objets retrouvés. Mais malgré ces différences, on a l'impression d'une unité à travers le temps et sur la surface habitée de la terre. Il semble que le Grand Mythe (hypothétique) implique la sexualité — non pas du tout au sens de la psychanalyse moderne mais en un sens profond comme si c'eût été là le mécanisme d'un grand moteur qui fait que l'homme connaît le monde d'ici et celui d'après ou de l'au-delà. Que l'on ait utilisé —pour le «dire»— les symboles sexuels soit masculin, soit surtout féminin ne doit pas choquer du tout quand on pense



que l'homme se sentait si proche des «autres» animaux, que ces organes se voyaient la plupart du temps comme on les voit tous les jours sur les animaux qui nous entourent, et que précisément le Mythe était à l'opposé d'une pruderie quelconque. Peut-être régnait-il au contraire vis-à-vis de l'acte sexuel une espèce de respect provenant de ce qu'il est l'acte de la connaissance la plus intime qui soit. Ce n'est peut-être pas pour rien que dans l'Ancien Testament on utilise la tournure de phrase «un tel connut une telle» pour dire qu'un acte sexuel avait eu lieu et pour insister en même temps sur ce qu'il y a de profond et de mystérieux dans les conséquences de cet acte. C'est comme si c'eût été là la (seule) façon dont l'homme puisse *se rendre maître du temps (et de la matière en même temps)*. Car enfin tout le reste était «lutte pour la vie» en ces temps-là, à moins que le gibier eût été si abondant que l'homme ait pu mener une «vie de lion» passée en grande partie «à ne rien faire».

Or, ce n'est pas le caractère de l'homme —en tous cas de l'homme moderne— de ne rien faire pour tuer le temps; au contraire, l'homme —n'en déplaise à une idéologie faussement sociale contemporaine— a toujours envie de faire quelque chose et, en outre, il est inquiet. Il est donc inquiet aux deux sens du terme: il n'est pas un animal tranquille (raison pour laquelle, parmi d'autres, il fait même la guerre). Nous ne savons pas si l'homme du paléolithique a fait la guerre. Au néolithique et au chalcolithique, si, nous savons qu'il y a eu des conquêtes sanglantes, menées par exemple par les indo-européens; le cas des Aryens ou *arya* venus en Inde est typique. La «culture paléolithique» n'a pas dégénéré en civilisation: aucun phénomène de masse ne s'y manifeste, aucune ville; le mode de vie était nomade, il n'y avait pas même de mode plus ou moins sédentaire. Le passage du paléolithique au néolithique ne s'est apparemment pas fait tout à coup. Il y a un mésolithique et il a lieu à des époques diverses en des lieux divers. Le sédentarisme s'établit peu à peu. Le *neanderthalensis* et le *cro-magnon* cohabitent. Donc un héritage —culturel aussi— passe des anciens aux modernes. Mais le Mythe a peut-être perdu son sens originel; ou encore les modernes ne l'ont-ils plus compris (ce qui pratiquement revient au même). Mais alors les modernes ont eu besoin d'un mythe nouveau, à eux: le leur —ou les leurs— en des régions diverses, où seraient apparues des cultures nouvelles et éventuellement différenciées.

Le sédentarisme s'établissant, le sens à donner au moteur de la vie peut bien changer. L'occupation du territoire est d'un ordre nouveau; il ne s'agit plus de s'ériger en maître d'un terrain de chasse, mais en propriétaire d'un champ de culture agraire, et de pâture. Le mot moderne de culture s'y attache au moins depuis que l'on a parlé latin. Pour nous Européens

occidentaux, *culte et culture* sont de même racine étymologique, mais pas pour qui parle grec où λατρεύω diffère de γεωργέω (bien que θεραπεία s'applique au malade, à la terre, au maître et même aux dieux). C'est peut-être par hasard que la notion de culture est à la fois ambiguë parce qu'applicable au travail régulier de la terre autant que de l'esprit, et proche du culte, c'est-à-dire l'acte humain entretenant au cours du temps le lien régulier de l'homme avec la divinité, donc en tous les cas reliée à la régularité temporelle.

Quoi qu'il en soit, les hommes du néolithique ont dû avoir leurs mythes, et de plus ils se sont multipliés au point que l'absence initiale présumée de structure politique et sociale au paléolithique a dû faire place à une vie socio-politique et que des agglomérations ont fini par s'établir, séparées peut-être par quelque chose qui commençait à ressembler à des *frontières*. Chaque culture requérait que son patrimoine soit défendu. Les enceintes devenaient autres que celles du *temple*, elles devenaient *forteresses*; à la contemplation s'ajoute donc la concitoyenneté dans la *polis*. Chaque cité aura ses dieux. Le transfert des cultures est rendu difficile. L'étranger devient concept. Son acculturation éveille le soupçon. Les cultures se multiplient. Chacune se concentre autour d'une pensée et d'une croyance explicitant le mythe à sa manière. Cela doit inévitablement déteindre sur la conceptualisation du temps. Il y aura donc les temps des diverses cultures.

C'est pourquoi la philosophie et notamment la métaphysique, se détachant d'une considération presque exclusive du problème de l'Être chez les penseurs grecs, se tourneront au cours des siècles, et sous l'influence du christianisme, toujours plus vers la problématique du Temps et pourquoi cette dernière est devenue de nos jours l'une des plus importantes qui soient, d'autant qu'on peut montrer que le temps est la source majeure des paradoxes et que la philosophie consiste en grande partie à chercher à dissiper les paradoxes avec lesquels la pensée se trouve constamment confrontée.

André MERCIER  
(Recteur honoraire, Univ. de Berne)

## Ο ΧΡΟΝΟΣ ΤΗΣ ΠΡΟΪΣΤΟΡΙΑΣ ΚΙ Ο ΕΡΧΟΜΟΣ ΤΟΥ ΑΝΘΡΩΠΟΥ ΚΑΙ ΤΩΝ ΠΟΛΙΤΙΣΜΩΝ ΠΑΝΩ ΣΤΗ ΓΗ

### Περίληψη

#### *Προέλευση του ανθρώπου*

Είναι πιθανό ότι τα πρώτα ανθρωποειδή επικοινωνούσαν μεταξύ τους με τη φωνή που εξελίχθηκε σε γλώσσα και ότι είχαν επίσης ανακαλύψει τα όπτικά και ένδεχόμενα τα ακουστικά σύμβολα. Το σύμβολο είναι δείγμα ευφυΐας και επιτρέπει τη μετάδοση γνώσεων. Τα ζώα σε αντίθεση με τον άνθρωπο είναι ικανά να μεταδίδουν μόνο στοιχειώδεις γνώσεις.

Ο άνθρωπος από την παλαιοντολογική άκρη εποχή ήταν σε θέση να δίνει ένα νόημα στις γνώσεις, πεποιθήσεις και τεχνικές της εργασίας του, από όπου προήλθε ο πνευματικός πολιτισμός (κουλτούρα). "Όσο αφορά το θάνατο, τον θεώρησε ως μια διακοπή μεταξύ της ζωής *εδω κάτω* και ενός χρόνου *εκείθεν*. Έτσι ο άνθρωπος συνειδητοποιεί για πρώτη φορά ότι κυριαρχεί ένα μυστήριο της ύλης και του χρόνου στο οποίο προσπάθησε να δώσει απάντηση, εξήγηση. Αυτή είναι και η αρχή του Μύθου.

Έφόσον τώρα ο χρόνος γίνεται αντιληπτός μόνο γιατί η ύλη των πραγμάτων αλλάζει κατά τη διάρκεια του χρόνου, χρόνος και ύλη αποτελούν ένα πράγμα με δύο πλευρές την υλική και τη χρονική. Ακόμη, επειδή το σύνολο της ύλης αποτελεί τον κόσμο, η γέννηση και ο θάνατος του κόσμου γίνονται επίσης αντικείμενο του μύθου. Η γέννηση εξάλλου συνδέεται με τη μητέρα. Συνεπώς μητέρα και ύλη συνδέονται ως Γη-Μήτηρ και ο χρόνος γίνεται χρόνος ζωής, θανάτου. Η Μητέρα-Γυναίκα (ή λατινική έτυμολογία συνδέει στενά τις λέξεις *mater-materia*) αφού λατρεύτηκε ως θεότητα έδωσε τη θέση της σε άρσενικούς θεούς παράλληλα με την προοδευτική αντικατάσταση της μητριαρχίας από την πατριαρχία. Έτσι ο *homo sapiens* —το μόνο είδος που επέζησε ανάμεσα στα υπόλοιπα ανθρώπινα είδη της παλαιοντολογικής εποχής— διαθέτει καταρχή το χρόνο και την ύλη, τη γέννηση, τη ζωή και το θάνατο και ο πολιτισμός του αντανακλά μία εικόνα του χρόνου-ύλης ή της ύλης-χρόνου.

Κατά την επικρατέστερη σύγχρονη θεωρία ο *homo sapiens* προέρχεται από εξέλιξη του *homo neanderthalensis*, όπως εμφανίζεται στο τέλος της πλειστόκαινης εποχής, από όπου προέρχονται οι ονομασίες *neanderthalensis sapiens* και *sapiens sapiens*. Ο τελευταίος *homo sapiens* επικράτησε οριστικά 30.000 ή 40.000 χρόνια π.Χ.

Στις φυλές που κατοίκησαν στην Ευρώπη, Ασία, Αφρική και Πολυνησία (μετά το τέλος της εποχής των παγετώνων, 12.000 ή 10.000



π.Χ.) άρχισε νά παράγεται μία πρώτη κοινωνική διαίρεση ανάμεσα σέ άρχηγούς, σαμάνες (ίερείς, ίατροί και σοφοί) και τόν υπόλοιπο πληθυσμό, σύμφωνα μέ τις έπαγγελματικές-τεχνικές έξειδικεύσεις, διαίρεση πού διήρκεσε μέχρι σήμερα. Οί καλλιτέχνες αποτέλεσαν ίσως μία τέταρτη κοινωνική τάξη στενά συνδεδεμένη μέ τή μαγεία ή κάποια λατρεία. Οί μορφές τής Μητέρας-Θεότητας είναι τò σύμβολο τής γέννησης και τού κύκλου τής ζωής, τής στοργής, τής συμ-πάθειας. ("Ας θυμηθοῦμε ότι όλα τὰ θέματα τού θανάτου και τής άγάπης είναι βαθειές έμπνεύσεις κάθε μεταφυσικής από τόν Σωκράτη και τόν Πλάτωνα).

Πρίν 8.000 χρόνια ή νεολιθική έποχή παραχώρησε τή θέση της στην έποχή τού χαλκού και μετά τού όρειχάλκου πού επέτρεψαν τήν αντικατάσταση τής καθαρά πνευματικής κουλτούρας από τόν τεχνικό πολιτισμό. Χάρη στον ύπολογισμό τού Edmonson ή ταχύτητα τής μετάδοσης τών νέων ιδεών είναι 2 χλμ. τò χρόνο. Έτσι λ.χ., μέσα σέ 5.000 χρόνια, 10.000 χλμ. μπορούν νά καλυφθοῦν, δηλ. από τή Δυτ. Ευρώπη μέχρι τò κέντρο τών 'Ινδιών, χωρίς νά λάβουμε υπόψη μας και τις μεταναστεύσεις και εισβολές καθώς και τις ταχείες όδούς (θάλασσες, ποταμοί). Έτσι δέν μπορεί κανείς νά γνωρίζει οὔτε πού άρχισε ό προϊστορικός πνευματικός πολιτισμός, οὔτε αν άρχισε σέ μία συγκεκριμένη περιοχή ή αναδύθηκε γενικά εκεί όπου υπήρχαν άνθρωποι.

Ό παλαιότερος πολιτισμός είναι τών Σουμμερίων πού ανάμεσα σέ άλλα ανακάλυψαν και τή γραφή και άρχίζει από τò 3.500 π.Χ. 'Ακολουθεί χρονολογικά ό Αίγυπτιακός πολιτισμός από τò 3.000 π.Χ., λίγο αργότερα ό Μινωικός, κατά τò 2.000 π.Χ. ό Χεττιτικός κατά τò 2.000 π.Χ. και τέλος ό Μυκηναϊκός κατά τò 1.700 π.Χ.

Ό αποκαλούμενος τεχνικός πολιτισμός είναι πολύ μεταγενέστερος. Ό άνθρωπος έδω έχει χάσει τήν άρχική αίσθηση τού μύθου και προσπαθεί μάταια νά τήν έπανακτήσει μέσα στην άρχική της αυθεντικότητα. Μέ τόν όρο αυτόν δέν έννοοῦμε μυθικές και ήρωικές άφηγήσεις αλλά τò σύμβολο εκείνο για τò όποιο δέν μπορούμε νά μιλήσουμε οὔτε λογικά οὔτε δογματικά. Θα λέγαμε ότι βρίσκεται κοντά στη φιλοσοφική «κατανόηση» και τή θρησκευτική πίστη. Η γνησιότερη όμως προσέγγιση τού μύθου γίνεται μέσα από τò «μυστικισμό» τής έμπειρίας. Ίσως ό μύθος γεννιέται από τήν έμπειρία ακριβώς εκείνη όταν δηλ. ό σαμάνας έγκαταλείποντας τή μυστικιστική σιωπή του έκφράζεται μέ τò μύθο. Δέν πρέπει όμως νά συγχέουμε αυτή τήν έμπειρία μέ τήν καθαρά θρησκευτική τής 'Αποκάλυψης πού δέν παρέχει όπως ή πρώτη γνώση, αλλά πίστη.



### Προέλευση τῶν πολιτισμῶν

Παρά τὰ παλαιολιθικά ὑπολείμματα σὲ διάφορες περιοχὲς τοῦ κόσμου (μὲ ἑξαίρεση τὴν Ἀμερική), μόνο τὰ εὐρήματα τῆς Εὐρώπης καὶ κυρίως τῆς Γαλλίας καὶ Ἰσπανίας ἀποκαλύπτουν ὅτι ὁ παλαιολιθικὸς ἄνθρωπος ἀσκοῦσε μία ἀληθινὴ ζωγραφικὴ τέχνη πλήρη συμβολικῆς σημασίας ποὺ μαρτυρεῖ μία συμμαχία ἀνάμεσα στὴν πίστη καὶ τὴ σκέψη, ἓνα εἶδος μαγείας συνδεδεμένης μὲ τὴ γνώση τῆς φύσης καὶ παράλληλα ὑψηλὴ τέχνη.

Εἶναι λοιπὸν προφανὲς ὅτι ἡ Εὐρώπη διέθετε τὶς τρεῖς ιδιότητες ποὺ εἶναι ἀπαραίτητος ὄρος γιὰ τὴν ἐμφάνιση τοῦ πνευματικοῦ πολιτισμοῦ — κουλτούρας—, δηλ. τὸν «homo faber» τὸν «homo religiosus» καὶ τὸν «philosophus». Φυσικὰ ὑπάρχουν ἐπιτόπιες διαφορὲς ἀλλὰ γενικὰ παρέχεται ἡ ἐντύπωση μιᾶς ἐνότητας διαμέσου τοῦ χρόνου καὶ τοῦ χώρου. Φαίνεται ὅτι ὁ Μέγας Μύθος (ὑποθετικὸς) ὑπονοεῖ τὴ σεξουαλικότητα —ὄχι ὅμως μὲ τὴν ἐννοια τῆς σύγχρονης ψυχανάλυσης— ἀλλὰ μὲ μία ἐννοια βαθειὰ σὰν νὰ ἦταν ἓνας κινητήριος μηχανισμὸς ποὺ κάνει τὸν ἄνθρωπο νὰ γνωρίσει τὸν κόσμο. Ἴσως λοιπὸν ἡ σεξουαλικὴ πράξη ἦταν ἓνα εἶδος σεβασμοῦ προερχομένου ἀπὸ τὴν πιὸ οἰκεία πράξη γνωριμίας ποὺ μποροῦσε νὰ ὑπάρξει.

Ὁ παλαιολιθικὸς πνευματικὸς πολιτισμὸς δὲν ἐκφυλίστηκε σὲ τεχνολογικὸ πολιτισμό. Δὲν ὑπάρχει ἔνδειξη ἔργου ἢ πόλης ποὺ νὰ δημιουργήθηκε ἀπὸ κάποιον πλῆθος ἀνθρώπων. Ἀνάμεσα στὴν παλαιολιθικὴ καὶ τὴ νεολιθικὴ ἐποχὴ πρέπει νὰ ὑπῆρξε μία μεσολιθικὴ. Ὁ «homo neanderthalensis» συμβιώνει μὲ τὸν «Cro-magnon». Ἔτσι ἡ πολιτισμικὴ κληρονομιά περνᾷ ἀπὸ τοὺς ἀρχαίους στοὺς σύγχρονους. Ὁ Μύθος ὅμως ἴσως ἔχει χάσει τὴν ἀρχικὴ του ἐννοια.

Ἀπὸ τὴ στιγμή ποὺ ἀρχίζει ἡ κατάκτηση τῆς γῆς, δὲν πρόκειται πιά γιὰ περιοχὴ κυνηγιοῦ ἀλλὰ γιὰ ἰδιοκτησία ἀγροῦ. Ἡ σύγχρονη λέξη «culture» χρησιμοποιεῖται τουλάχιστο ἀπὸ τότε ποὺ ἀρχίζει ἡ λατινικὴ ὁμιλία. Γιὰ τὴ Δυτικὴ Εὐρώπη «culte» καὶ «culture» ἔχουν τὴν ἴδια ἐτυμολογικὴ ρίζα πράγμα ποὺ ὅμως δὲν ἰσχύει γιὰ τοὺς Ἕλληνες, γιὰ τοὺς ὁποίους τὸ «λατρεύω» διαφέρει ἀπὸ τὸ «γεωργέω» (παρότι ὁ ὄρος «θεραπεία» ἰσχύει γιὰ τὶς ἀσθένειες, τὴ γῆ καθὼς καὶ τοὺς ἴδιους τοὺς θεούς).

Ὅπωςδήποτε ὁ νεολιθικὸς ἄνθρωπος ἔχει ἀνάγκη τοῦ δικοῦ του μύθου. Ὅσο ὅμως αὐξάνεται, ἡ παλαιολιθικὴ κοινωνικοπολιτικὴ δομὴ δίνει τὴ θέση της σὲ ἓνα νέο τρόπο ζωῆς ὅπου οἱ ἄνθρωποι ἀρχίζουν νὰ διαχωρίζονται: δημιουργεῖται ἡ πόλη μὲ τοὺς δικούς της θεούς. Κάθε τι ξένο γίνεται ἐννοια. Ἔτσι καὶ ἡ ἐννοιοποίηση τοῦ χρόνου εἶναι ἀναπόφευκτη. Γι' αὐτὸ τὸ λόγο ἡ Φιλοσοφία καὶ κυρίως ἡ μεταφυσικὴ θὰ



ξαναγυρίσουν με τὸ πέρασμα τῶν αἰώνων, καὶ με τὴν ἐπίδραση τοῦ χριστιανισμοῦ, πάντα πρὸς τὴν προβληματικὴ τοῦ χρόνου τὴ μεγαλύτερη πηγὴ τῶν παραδόξων ἐκείνων με τὰ ὅποια θρίσκειται συνεχῶς ἀντιμέτωπη ἡ σκέψη.

Περίληψη: Α. ΑΡΑΒΑΝΤΙΝΟΥ-ΜΠΟΥΡΛΟΓΙΑΝΝΗ

